



Marrant comme on se trouve réduit à pas grand chose ! Ils m'ont nommé le zouave du peloton comme si d'être né natif de Chebli, à cinquante kilomètres au sud d'Alger, devait faire de moi le zouave de service ! Le pire, c'est ce que les folliculaires veulent garder de ma carrière : ma "fameuse cuite" un jour de canicule de juillet 1950. Pas vraiment à mon honneur d'être décrit comme le poivrot de service. Mais cette blague-là, je vous jure qu'ils me l'ont payée plutôt deux fois qu'une et qu'elle m'a rapporté gros !

En 1950 moi, Abdel-Kader Zaaf, ci-devant citoyen vaguement français né dans le bled de parents algériens, j'ai déjà trente-trois ans et des dizaines de milliers de kilomètres dans les guibolles. J'ai participé à de très nombreuses courses, j'en ai remporté quelques-unes. N'oubliez pas que durant mes années d'activité, j'ai tiré sur le guidon aux côtés de Gino Bartali, Fausto Coppi, Louison Bobet, Ferdi Kübler, Jean Robic ou Hugo Koblet. À cette époque tout comme maintenant, les places étaient chères et ce ne sont pas les cracks légendaires qui manquaient !

Ce qui est vrai dans cette 13<sup>e</sup> étape du Tour de France 1950 entre Perpignan et Nîmes, c'est que j'avais des fourmis dans les jambes : Arabe, soleil de plomb... tous vous auraient dit que c'était pour moi ! Ah ! Ah ! Le soleil, il paraît que c'est bon pour les Africains. Comme si on avait le cuir spécialement tanné pour le cagnard. Bref. On y est allé avec mon copain Marcel Molinès de l'équipe Afrique du Nord. En moins de deux on leur a mis un gros quart d'heure. C'était quoi, la température : 35° ? 40° ? Davantage ? La route rissolait entre les vignobles écrabouillés de soleil et sans un pet de vent. Pour sûr ça tapait dur. Les gens au bord de la route nous balançaient des seaux d'eau. Nous versaient des brocs dans le cou. Nous aspergeaient à coup de tuyaux d'arrosage. Et nous refilaient à boire tout ce qu'ils avaient sous la main. On a roulé comme des dingues jusqu'à trente bornes de l'arrivée et on savait que loin derrière, les cadors pédalaient avec les oreilles ! Le Marcel c'est un copain, mais je savais que si on se retrouvait tous les deux à 300 m de la ligne, ce serait pour lui. Et moi, je la voulais cette étape. Alors, à 30 kilos du but, je me suis mis à visser comme un maboul et je lui en ai mis une bonne. Il s'est pris un éclat de première et j'ai continué seul devant, dans le goudron fondu et les bouffées d'air brûlant. Trente bornes à faire, en rigolant tout haut d'avoir largué Géminiani, Kübler, Bobet et les autres. Seul en tête à bouffer la chaleur du four... J'allais me gagner une étape du Tour... Fastoche pour un zouave comme moi !

Après, je ne sais plus. Enfin, si. J'ai tout compris le 13 juillet 1967, dix-sept ans plus tard quand j'ai vu Tom Simpson partir en zigzag dans le Ventoux. Il est tombé, les gens ont essayé de le relever, mais il n'y est pas arrivé. Il s'est arrêté là, dans la pente et il a rendu son âme à la sorcière aux dents vertes.

Moi aussi je suis tombé. Les gens m'ont remis sur le vélo. Je suis reparti, en zigzag. J'étais tout flapi, que du brouillard devant les yeux et une main énorme qui me broyait la poitrine. Je suis tombé encore une fois. Là, ils m'ont adossé à un arbre et ils n'arrêtaient pas de m'arroser avec ce qu'ils avaient sous la main : de l'eau, du pinard, du jus d'orange. Allez savoir...

Je n'ai pas vu mon pote Molinès passer devant moi. Ni la bande à Kübler qui était en chasse-patate depuis le matin derrière nous, ni tout le reste du peloton qui m'est passé sous le nez pendant que je piquais un petit roupillon à l'ombre du fossé. Quand les gens m'ont remis debout, je me suis remis à pédaler. Pédaler, je sais faire. C'était en automatique, voyez... Et bientôt, je me retrouve nez à nez avec quelques types qui pédalaient dans le chaud et qui venaient à ma rencontre. Et bientôt avec la voiture-balai. Ils allaient tous en sens inverse: "Mais non, qu'ils me disent, c'est toi Abdel-Kader qui es à l'envers! T'es en train de te refaire l'étape en sens contraire!" Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre? Je suis encore tombé de ma machine et j'ai fini à Nîmes dans la voiture-balai.

C'est de là qu'est partie la légende: "Le cycliste magrébin saoul comme une bourrique fait la route à l'envers sans même s'en rendre compte!"

Le zouave que je suis n'a jamais bu une seule goutte d'alcool de sa vie! Mais allez lutter contre les légendes...

C'est en 1967 que j'ai bien vu que j'aurais pu finir comme Simpson. Le cœur explosé par les amphétamines et le reste. Pas par la bibine, croyez pas.

Mais j'ai serré les dents. Zouave, Magrébin, Musulman, poivrot... J'ai laissé dire et j'en ai joué autant que j'ai pu. À la sortie du Tour, ils voulaient tous m'avoir sur le plateau des critères. Et l'année suivante sur le tour j'ai inventé le "triomphe de la lanterne rouge". J'ai bataillé pendant trois semaines pour garder la dernière place. Et je n'ai jamais été aussi bien payé de ma vie... pour faire le zouave!

Mais ça, c'est de la rigolade. Parce que le vrai métier, je l'ai fait. Durant quelques années encore. Et les gars du peloton savaient que le zouave n'était ni un feignant ni un rigolo. Non!

Moi, Abdel-Kader Zaaf, j'ai été un vrai pro. Et j'en suis fier!

**Michel Lalet** ♦

